



l'ar[**T**]senal
DREUX • EURE-ET-LOIR

CENTRE D'ART CONTEMPORAIN
DÉPARTEMENTAL

5 mai
2018
—
16 sept.
2018

HÉRI[**T**]AGES

Agapanthe : Konné & Mulliez, Daniel Arsham, Ana Teresa Barboza, Adrien Belgrand, Loidgi Beltrame, Ghislain Bertholon, Blase, Michel Blazy, Marcos Carrasquer, Wim Delvoye, Mathias Kiss, Mélanie Lecointe, Livia Marin, Maude Maris, Guillaume Pinard, Elmar Trenkwalder, Claire Trotignon.



5, Place Mésirard à Dreux
Exposition du 5 mai au 16 septembre 2018
Ouvert du mercredi au dimanche de 14h à 18h
et en nocturne jusqu'à 20h le jeudi
visites@ville-dreux.fr - 02 37 38 87 54



Ville de Dreux
www.dreux.com

AVANT PROPOS

Du 5 mai au 16 septembre 2018, le Centre d'art contemporain départemental l'ar[T]senal propose pour sa 12e exposition, une exposition qui contrairement à sa ligne habituelle (monographies ou duo shows) présente une exposition de groupe avec des œuvres dont les sujets ou pratiques de prédictions sont des héritages des Beaux Arts.

L'exposition Héritages à l'ar[T]senal rassemble 17 artistes issus de la jeune scène ou de la scène confirmée de l'art contemporain, ainsi que 26 pièces issues de la collection du Musée d'art et d'Histoire de Dreux.

C'est donc 10 ans après la première exposition carte blanche donnée à un artiste contemporain dans un lieu patrimonial : Jeff Koons au Château de Versailles, que le Centre d'art l'ar[T]senal prend le contrepied d'inviter un musée de France, lieu d'Histoire par excellence dans un espace dédié à la création contemporaine, geste manifeste qui accentue l'interdépendance des artistes avec leurs pairs et des lieux de culture quels qu'ils soient.

Par une scénographie emboîtée, le visiteur déambule dans un espace où se confrontent des œuvres aux factures les plus contemporaines : vidéo (Loudgi Beltrame), installation (Michel Blazy, Ghyslain Bertholon ou Agapanthe), ou les plus classiques : peinture (Marcos Carrasquer, Blasé et Adrien Belgrand), sculpture (Wim Delvoye et Elmar Trenkwalder) et fresque (Guillaume Pinard et Claire Trotignon) et des œuvres d'un autre âge comme la *Nature morte aux coloquintes*, une huile sur toile du XXe siècle par Roger Chapelain-Midi, une gravure au burin du XVIIe siècle représentant Pierre de Dreux, Duc de Bretagne par N. Pitan, le service à thé du Louis Philippe, Roi des français, réalisé en 1846 par la Manufacture impériale de porcelaine de Sèvres ou encore une broderie sur soie représentant la Chapelle Royale de Dreux réalisée en 1826.

L'idée n'est pas ici de cloisonner l'art ancien et l'art contemporain dans deux espaces temps distincts, mais bien de les associer, de les faire dialoguer et de faire prendre conscience de la porosité entre les créations à travers les âges et jusqu'à nos jours. Car si la création contemporaine travaille à partir des nouveaux médias et de ce qui fait l'actualité de notre société, elle s'inspire autant des artistes, des sujets, des matériaux et des supports qui ont constitué l'histoire de l'art. C'est ainsi que les vitraux de Mélanie Lecointe, les pièces dorées à la feuille d'or de Mathias Kiss, les céramiques de Livia Marin, ou les œuvres brodées d'Ana Teresa Barboza n'ont pas à pâlir devant la manne importante d'effets issus des arts décoratifs qui ont orné et ornent encore les édifices religieux, muséaux et patrimoniaux. Autant que les sculptures d'oranges moisissantes de Michel Blazy n'ont pas à rougir face au genre très exploité de la nature morte ou de la vanité. Manière insidieuse de poser la question de la conservation des œuvres d'art et de l'importance de l'archéologie au même titre que Daniel Arsham ou Maude Maris qui n'attendent pas que le temps passé pour envisager les vestiges de demain.

Lucile Hitier
Chef de service art contemporain Ville de Dreux
Commissaire de l'exposition

Avec la participation du Forum culturel autrichien, du 104, Le cent quatre-paris (Paris, France), de la Galerie Perrotin (Paris, France et New-York, USA), de la Wu galeria (Lima, Pérou), du Frac Centre Val de Loire (Orléans, France), de la School Gallery - Olivier Castaing, (Paris, France), du Plateau, FRAC Ile de France (Paris, France), de la Galerie Polaris (Paris, France), de la Galerie Isabelle Gounod (Paris, France), de la Galerie Anne Barrault (Paris, France), de Galerie Bernard Jordan (Paris, Berlin, Zurich), et du Muba Eugène Leroy (Tourcoing, France).

Chercheurs d'héritages

La volonté de l'exposition Héritages présentée à l'arTsenal de Dreux est de croiser les pratiques plastiques et démarches artistiques, de mettre sur un pied d'égalité le travail d'artistes connus et émergents, pour rendre compte d'un dialogue entre notre patrimoine, qu'il soit collectif ou individuel, et notre génération. Grâce notamment à un partenariat avec le Musée d'Art et d'Histoire de la ville, certains des artistes présentés ont choisi de citer les collections du musée dans leurs créations afin de renouveler notre regard sur ces objets d'autan. Le public est ainsi invité à se saisir non seulement de la notion d'« héritage », mais plus encore, à en discerner les effets sur son présent. Car force est de constater que la préoccupation de transmettre le passé au futur apparaît dans la création contemporaine comme essentielle. Savoir-faire oubliés, peinture léchée des grands maîtres, sculpture classique aux sujets antiques, sont autant de pratiques rattachées à des temps anciens, que de démarches remises au goût du jour, mariées à de nouveaux médiums, pour contribuer à la révélation de notre époque et s'interroger sur son devenir.

C'est ainsi, que la notion de ruines et d'archéologie du futur, est interrogée par des artistes comme Louidgi Beltrame, qui filme, enregistre et archive, des sites au fort potentiel fictionnel parce que abandonnés après avoir été marqués par divers événements, dont il ne reste qu'une empreinte fantomatique. Point de présence humaine mais un silence, un lourd silence qui semble révéler le poids de l'histoire, où seul subsistent les conséquences du passage de l'Homme...

Ces espaces de questionnement où règne l'absence, évoquent ceux peints par **Maude Maris**. En concevant elle-même le sujet de sa peinture, l'artiste produit au préalable des objets moulés qu'elle met en scène dans un environnement minimaliste pour le photographier, puis le peindre. En résulte une atmosphère stoïque, où comme figées dans le temps, des pierres totémiques tiennent verticalement dans un équilibre déstabilisant, ancrées dans leur fragilité. Ces paysages, pourtant artificiels et épurés, évoquent ceux de ruines du passé, entre colonnes antiques grecques et dolmens irlandais, si bien qu'il nous plaît d'imaginer qu'ils appartiennent aux mêmes lieux où ont été extraits les œuvres syncrétiques d'Elmar Trenkwalder. Ce plasticien autrichien donne naissance à des pièces ouvragées, abondant de détails, mariant l'esthétisme de différentes époques et cultures du monde. Du rococo à l'art nouveau, de l'architecture gothique aux décors khmers, ce melting-pot de références offre une œuvre transgénérationnelle, transfrontière - et même transsexuelle -, qui toutefois, paraît provenir du passé, comme s'ils étaient anciennement des objets de culte.

Dans une veine parallèle, l'américain **Daniel Arsham**, synthétise au présent, l'héritage du passé - marqué, pour sa part, par le trauma de l'ouragan Andrew en 1992 - et les prévisions dévastatrices du futur. Cette confusion temporelle se matérialise par des objets moulés du quotidien ou des bas-reliefs à l'effigie de Bart Simpson, des Tortues Ninja et autres icônes de la culture populaire, traités comme des artefacts archéologiques, autrement dit, dont la couleur se serait évaporée et la matière désagrégée. Le drap immaculé est également déterminant dans son travail. Silhouettes fantomatiques ou mots renvoyant au temps semblent s'échapper des affres d'un monde incolore incarné par ce linceul laiteux.

Sil est pourtant blanc, cet univers n'a rien de réconfortant... En ce sens, il trouve un surprenant écho à celui du jeune **duo Agapanthe** qui, en recouvrant un large espace de sucre en poudre et en morceaux XXL, plonge l'observateur dans un site de fouilles archéologiques désarçonnant. Est-ce donc là les vestiges d'une civilisation basée sur l'industrie sucrière et l'addiction à ces cristaux nocifs ? Est-ce le résultat d'une société de consommation massive, devenue si incontrôlable qu'elle se serait laissée dépasser, consumer petit à petit jusqu'à sa perte ?



DUO AGAPANTHE, *VESTIGE*, 2014
INSTALLATION DE SUCRE,
COURTESY DE L'ARTISTE
VUE DE L'EXPOSITION AU CENT-QUATRE-PARIS

Cette dégradation visible, physique, relative au passage du temps et à notre façon de l'utiliser, est également au cœur de la pratique de **Michel Blazy**. A l'instar de Sculpure, installation d'écorces d'oranges empilées, ses œuvres éphémères composées de produits consommables évoluent perpétuellement, naturellement, lentement, au gré des heures, des jours, si bien qu'elles changent de couleurs, d'aspect, d'odeurs et de volumes. Corrélativement, notre rapport à l'œuvre change aussi : nous passons de l'attraction à la répulsion. Cette forte aversion, qui pousse à nous détourner de ce répugnant résultat, métaphorise l'inexorable finalité de l'être que nous refusons d'accepter. Pour l'éviter, nous absorbons quantité d'informations dans une bousculade maladive destinée à combler du vide. Au bord de l'indigestion, nous continuons à avaler sans trier, sans discerner, sans penser.

Wim Delvoye a matérialisé ce symptôme avec ses « machines à caca », qui, si elles peuvent prêter à sourire, incarnent trivialement l'automatisation de nos actes.

Symbioses entre l'Homme et la machine, ces systèmes digestifs ne réfléchissent pas, ils défèquent. Mais s'ils pouvaient penser, est-ce que le dénouement serait différent ? Non, ils défèqueraient fatalement. Ils sont programmés ainsi. C'est précisément sur ce point que Wim Delvoye se joue de nous, et de lui en premier. L'artiste est une contradiction de lui-même, une nécessaire contradiction de l'art contemporain. D'un extrême à l'autre, créateur de cathédrales et faiseur d'excréments, l'Homme transforme aussi la boue en or et l'or en boue. C'est du choc de ces deux extrémismes que se dégage du sens. Sa série *Daphnis & Chloé*, sujet originellement antique interprété dans la création néo-classique, dévoile des sculptures du couple enlacé, épris d'une folle danse ou d'un tourment amoureux, déformant leurs membres dans un mouvement hélicoïdal. Difficile au premier regard d'identifier le sujet sans l'aide du titre... Ces figures fonctionnent sur le modèle des planches de taches appelées test de Rorschach, destinées à l'évaluation psychologique. L'interprétation repose alors sur un mécanisme d'identification de l'image par son appropriation.



WIM DELVOYE,
DAPHNIS & CHLOE (CW/CCW), 2010
BRONZE CUIVRE
COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE PERROTIN

Cette démarche appropriative est d'ailleurs habilement employée chez **Melanie Lecointe**, **Livia Marin** ou **Mathias Kiss**, qui à leur manière, investissent les métiers d'art, du maître verrier à l'ébéniste en passant par le céramiste, pour en détourner les codes traditionnels. Le sacro-saint vitrail devient, sous la main de **Melanie Lecointe**, une ode spirituelle à la junk food, en prônant comme icônes de la consommation, une portion de frites, un hamburger ou un soda. Face à cette société laïque qui érige le consumérisme et le matérialisme en religion, **Livia Marin**, quant à elle, explore des objets usuels devenus banaux comme la vaisselle, pour leur rendre de la particularité, de la singularité. Pour l'exposition à l'ArTsenal, l'artiste s'est inspirée de la vaisselle Louis-Philippe conservée au Musée d'Art et d'Histoire de Dreux, pour leur offrir un regard actualisé et éveiller un nouvel intérêt. Faits à la main, les tasses, bols et théières, semblent avoir partiellement fondu avec le liquide qu'ils contenaient, sans pour autant en affecter les motifs décoratifs qui les paraient.

Si l'objet devient inutilisable, il revêt cependant une nouvelle dimension, comme si sa dissolution révélait sa magnificence. Cet affranchissement des règles pour mieux les régénérer, prend forme chez **Mathias Kiss** via un renversement de la logique de destination des arts décoratifs. Sa corniche dorée s'émancipe des protocoles pour courir librement le long des murs, s'imposer en pièce maîtresse ou se diviser pour mieux régner dans l'espace. De même, ses miroirs s'éclatent en des fragments volumétriques pour se métamorphoser en sculptures de lumière. Comme le dirait Guillaume Pinard : « La narration naît du motif »

Le motif de **Guillaume Pinard**, quant à lui, est né pour l'exposition : il appartient à trois chapiteaux historiés de colonnes romanes. Les récits bibliques ou les bestiaires médiévaux sculptés changent d'échelle et de dimensionnalité en étant retrançerts au fusain sur des dessins muraux monumentaux.



MATHIAS KISS,
OUT OF FRAME, 2015,
COURTESY DE L'ARTISTE
CREDIT PHOTO : DAVID ZAGDOUN

Cette amplification décuple le rôle originellement didactique de l'élément architectural, et projette l'observateur dans un curieux récit, parce qu'en dehors de tout contexte, de tout repère spatio-temporel. 'art du détournement et de la réinterprétation n'est pas sans engendrer une portée humoristique manifeste. Celle-ci peut tendre à la satire lorsque **Ghyslain Bertholon** ou **Blase** s'emparent des traditions bourgeoises consistant à exhiber fièrement son trophée de chasse ou son portrait peint à la mode aristocratique. Que faire de tout ce patrimoine orgueilleux légué de génération en génération ? Avec ses Trochés de face, **Ghyslain Bertholon** sensibilise à la vanité des plaisirs macabres de l'Homme en montant sur des trophées typiques en bois, non pas la tête de l'animal chassé, mais son postérieur. Cette interversion est à la fois littérale et symbolique : l'artiste renverse les codes en transgressant une coutume conservatrice en un acte populaire, voire populacier. La contrepèterie du titre en témoigne, et adresse par la même, un pied-de-nez à l'agriculture moderne et ses pratiques intensives.

Blase, quant à lui, pique avec son pinceau et mord avec son humour. Il chine et restaure des portraits oubliés de gentilshommes du XIXème siècle, pour les affubler d'un accessoire risible, tels

une casquette de baseball, un piercing punk ou des oreilles de lapin. Le ridicule naît de ce contraste entre le sérieux des poses classiques et l'ajout d'un détail contemporain des plus populaires, qui s'accorde étonnamment bien avec l'ensemble.

Cette réinterprétation de l'imagerie bourgeoise n'est pas sans évoquer les toiles de Jouy de **Claire Trotignon**, fameuses étoffes de coton d'ameublement sur lesquelles sont imprimées des petites scènes champêtres, bucoliques ou exotiques. Traditionnellement naïfs et joyeux, les motifs de **Claire Trotignon**, eux, se métamorphosent en théâtres d'hostilités où des bagarreurs menacent de frapper avec leur bâton, des policiers usent de leur bombe lacrymogène et des voitures prennent feu. L'identification des agressions ne se fait pas au premier regard. Il est nécessaire à l'œil de contrarier sa certitude de perception, habitué à assimiler la toile de Jouy à des motifs délicats, désuets mais devenus intemporels, pour assimiler l'anachronisme et entrevoir la bestialité humaine contemporaine... Cette brutalité pessimiste se destine-t-elle aussi à s'imprimer éternellement dans nos esprits ? Est-ce qu'en ce XXIème siècle, « l'homme - redevient - un loup pour l'homme » ?



Claire Trotignon,
PAPIER PEINT, TOILE DE JOUY, 2012
DESSIN IMPRIMÉ SUR DOS BLEU
COURTESY DE L'ARTISTE

A la vue des toiles et dessins de **Marcos Carrasquer**, nous serions tentés de répondre à l'affirmative. Ici, l'être humain n'est que la matérialisation acerbe de ses défauts. Scènes crues, révoltées, sans filtre, son univers se peuple de visages marqués par leurs émotions et leurs vices. Dans un même espace se déroule simultanément de multiples cocasseries, de truculentes trag-comédies, toutes riches en allégories et références historiques. L'œil attentif percevra ainsi les citations

faites aux chefs-d'œuvre de grands maîtres, de *La Ronde de nuit* de Rembrandt aux batailles de Paolo Uccello, en passant par *Les Ménines* de Diego Velázquez. Le trait précis, exzellentement maîtrisé, diablement incisif, confronte l'observateur à une humanité tyrannique, laide et chaotique, reflet teinté certainement par l'histoire personnelle de l'artiste, celle d'un homme dont les parents ont dû fuir le régime de Franco.



MARCOS CARRASQUER,
Ambasado de la homaro, 2015
Huile sur toile
Courtesy de l'artiste et de la Galerie Polaris

Cette virtuosité du maniement du pinceau est manifeste également chez **Adrien Belgrand**, qui, par son œil photographique et sa main avertie, capte les ondulations de l'eau, les réverberations lumineuses, la brume suspendue à la pierre ou des corps se prélassant, pour cristalliser la momentanéité d'un instant. A l'opposé de **Marcos Carrasquer**, les femmes et les hommes d'**Adrien Belgrand** semblent savourer le jour présent, jouir du bonheur simple

de s'exposer au soleil ou de contempler la nature. Ne sentez-vous pas ce paradoxe à la vue de ces toiles ? Chaque univers happe le regard autant qu'il éveille ce besoin imminent de fermer les yeux pour se laisser aller à la rêverie... S'imaginer entrer pas à pas dans le tableau pour goûter, nous aussi, à cette douce sérénité tant convoitée.

Comme pour nous aider à trouver le chemin, **Ana Teresa Barboza** tisse des liens entre ses forêts enchanteresses ouvragées, ses cascades rutilantes brodées, et notre monde. Mariant dessin et tissage, ses paysages sortent de leur planéité bidimensionnelle pour répandre leurs fils de coton dans l'espace de l'observateur. A l'image de la nature qui reprend ses droits, le matériau sort du cadre imposé comme pour manifester son indépendance, son insoumission.

« Sortir du cadre imposé »: telle est la maxime de l'art contemporain du XXI^e siècle. Car oui, force est de constater que les démarches artistiques ci-présentées, n'obéissent à nulle déclaration autoritaire, commandant ce que l'art devrait être ou ne pas être. Et c'est parce que les travaux de ces artistes sont actuels qu'ils en deviennent intemporels, et s'inscrivent dans l'héritage d'hier, d'aujourd'hui et de demain.



ANA TERESA BARBOZA,
CINEGUILLA, 2014
GRAPHITE ET BRODERIE SUR TOILE
COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA WU GALERIA

Extraits du texte *A la recherche du temps perdu d'avance*
Anne-Laure Peressin,
Fondatrice du mouvement Jeunes critiques d'art,
Rédactrice en chef de l'Officiel des Galeries & Musées.

HISTORIQUE

Inscrit à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques, l'ar[T]senal fut réalisé entre 1902 et 1903 par l'architecte Eugène-Edouard Avard. Jusqu'en 1961, le bâtiment servait de remise pour le matériel des pompiers de Dreux avant d'être transformé, dans les années 60, en marché couvert après l'ajout de deux ailes supplémentaires de chaque côté du bâtiment. Après le transfert du marché couvert dans un nouvel espace en 2002, l'ar[T]senal fut inoccupé.

Voyant la place de la culture s'accroître et désireuse d'amener la Culture au plus près des habitants afin d'aider à une éducation artistique ouverte et diverse, la ville de Dreux et le Conseil départemental d'Eure-et-Loir décident de réhabiliter l'ar[T]senal en un Centre d'art contemporain départemental. Le projet de réhabilitation mené par le Conseil départemental, avec le soutien du Conseil régional, proposait de préserver l'intégrité de la bâtie et de conserver l'ensemble urbain actuel.

L'ar[T]senal, aménagé par l'architecte Jean-Michel Poisson, offre dorénavant une surface d'exposition d'environ 450m².

L'architecture de l'ar[T]senal est mise en valeur par un habillage contemporain spécifique, à l'image du lieu et de sa finalité culturelle, et les modifications intérieures adaptées aux nouveaux usages sont légères. Le volume de la partie centrale est préservé, ce qui permet de conserver un bel espace lumineux et volumineux, capable d'accueillir et de mettre en valeur la diversité des supports de la création contemporaine.

Inauguré en septembre 2012, les missions du Centre d'art contemporain départemental l'arTsenal sont celles de soutenir et diffuser la création contemporaine, mais également d'accompagner tous les public dans la découverte de l'art contemporain.



EXPOSITIONS PASSEES:

Michel Talata (septembre 2012- janvier 2013), **Marc Garanger** (février-avril 2013), **Estampe dans la ville - Association Graver Maintenant** (mai-août 2013), **Angel Alonso** (octobre 2013-avril 2014), **Jean Luc Parant et Jacqueline Salmon** (mai-août 2014), **Jean-Pierre Schneider** (octobre 2014- mars 2015), **Alain Controu** (mai-octobre 2015), **Ronald Curchod** (décembre 2015- août 2016), **René Guiette** (octobre 2016-avril 2017), **Stéphane Couturier** (mai-septembre 2017) et **Rachid Khimoune** (novembre 2017- avril 2018).

Informations pratiques :

> L'ar[T]senal - Centre d'Art Contemporain Départemental d'Eure-et-Loir
5, Place Mésirard - 28100 DREUX
<http://www.dreux.com/lartsenal>

Renseignements/inscriptions :

02 37 38 87 51 - visites@ville-dreux.fr